

Wo man über Fortschritt und Projekt spricht = Là où l'on parle de Progrès et de Projet = Where the talk is of progress and project

Autor(en): **Fumagalli, Paolo**

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Werk, Bauen + Wohnen**

Band (Jahr): **73 (1986)**

Heft 6: **Aktueller Klassizismus = Classicisme actuel = Today's classicism**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Wo man über Fortschritt und Projekt spricht

Schwierige Zeiten für alles, was neu ist... Die letzten eidgenössischen und kantonalen Wahlen zeigen, ohne Zweifel zu lassen, dass das Volk – das wahlberechtigte Schweizer Volk – nichts von Veränderungen wissen will. Reaktionär? Nein, das glaube ich nicht: doch vielmehr grundlegend statisch, festgebunden und verankert an dem, was es mit eigenen Augen sehen kann, sicher nur über das Heute, über den Status quo, in Abwehrposition und ängstlich gegenüber einem Morgen, das anders ist als das Heute. Jedenfalls aber grundlegend unglücklich, weil es der Meinung ist, dass das Heute, in welches es Vertrauen hat, schlechter sei als das Gestern, zu welchem es Sehnsucht verspürt.

Dieses In-sich-Verschliessen wie ein Igel in die eigene Sicherheit und Gewissheit kommt dann zur Angst und zur Ungewissheit hinzu, welche von zwei miteinander in Beziehung stehenden und beide für *katastrophal* gehaltenen Phänomenen herrühren. Die erste *Katastrophe* ist die Feststellung der Zerstörung unseres Habitats, sowohl des städtischen, das sich immer mehr einem Kollaps nähert, als auch des natürlichen, das ernsthaft durch die Verschmutzung bedroht ist. Ja sogar das Stadtleben und das Waldsterben werden als die sichtbaren Folgen desselben Phänomens angesehen und erlitten. Die zweite *Katastrophe* ist das übertriebene Wachstum der Technologie,

von der man nicht nur denkt, sie habe den Kontakt zur Realität der Dinge verlieren lassen, sondern sie habe vor allem auch die Bindungen zur Geschichte gebrochen und jenen Humus verschmutzt, auf dem Kultur und Tradition gedeihen. Unvermeidbare Schlussfolgerung: sowohl die erste als auch die zweite Katastrophe sind einer einzigen Ursache zuzuschreiben, dem Fortschritt. Am Altar dieses Mythos wollte man, durch dessen Instrumente wie die Rationalität, das ökonomische Wachstum und die Utopie der Maschine und des sozialen Fortschritts, kurz und gut: die Werte der gesamten Gesellschaft, opfern.

Also: Tod dem Fortschritt!

Treten wir aber einen Schritt, einen sehr grossen Schritt, zurück, und diesmal innerhalb der Architektur. Wir entdecken, dass diese Kenntnis vom Fortschritt zum erstenmal aus der Aufklärung ausdrücklich hervorgeht, sie bekräftigt sich im 19. Jahrhundert, wird zur Fahne für die Avantgarden Anfang dieses Jahrhunderts und bestätigt sich schliesslich im technologischen Zeitalter mit dem Beginn der modernen Architektur. Zwischen den zwei Kriegen stellen Fortschritt und Projektierung die zwei Mittel dar, um die Utopie der Revolution zu realisieren: ästhetische Revolution, soziale Revolution, kulturelle Revolution. Die Rationalität, der Standard, die Hygiene, die Sozialwohnung, die Maschine bilden die pragmatische

Là où l'on parle de Progrès et de Projet

Les temps sont durs pour tout ce qui est nouveau... Les votations fédérales et cantonales les plus récentes démontrent, sans l'ombre d'un doute, que le peuple – enfin, ceux qui parmi les Suisses vont voter – ne veut pas entendre parler de changement. Réactionnaire alors? Non, je ne crois pas, mais bien plutôt foncièrement inamovible, attaché, voire ancré, à ce qu'il peut constater de ses propres yeux, uniquement certain du présent, du statu quo, sur la défensive et animé par la seule crainte que demain ne ressemble pas à aujourd'hui; en tout cas, fondamentalement malheureux parce qu'il pense que cet aujourd'hui, auquel il s'accroche, est pire que cet hier, dont il a la nostalgie.

Se barricader derrière ses propres convictions et certitudes va alors de pair avec la peur et l'insécurité qui dérivent de deux phénomènes strictement liés l'un à l'autre, et tous deux ressentis comme *catastrophiques*. La première *catastrophe* tient dans le constat de la destruction de notre environnement, que ce soit celui bâti, de plus en plus proche de la paralysie, ou celui naturel, sérieusement menacé par la pollution. La mort des villes et la mort des forêts sont vues et ressenties comme les conséquences

visibles d'un même phénomène. La seconde *catastrophe* est celle de l'hyperdéveloppement de la technologie que l'on accuse non seulement d'avoir fait perdre le contact avec la réalité des choses mais, surtout, d'avoir rompu les liens avec l'histoire et de polluer cet humus sur lequel culture et tradition s'épanouissent. Conclusion inévitable: la première catastrophe tout comme la seconde est imputable à une seule cause: le progrès. Sur l'autel de ce mythe, on aurait en fait voulu sacrifier les valeurs de toute une société au nom de la rationalité, de la croissance économique, de l'utopie de la machine et du progrès social. Donc: mort au progrès!

Mais, revenons en arrière, très en arrière et, cette fois-ci, dans le domaine de l'architecture. On découvre alors que cette notion de progrès apparaît de manière explicite, pour la première fois, au siècle des Lumières et se renforce, ensuite, au XIX^e siècle, pour devenir, au début du siècle, la bannière de l'avant-garde et pour, à l'ère technologique, s'imposer avec l'avènement de l'architecture moderne. Durant l'entre-deux-guerres, Progrès et Projet sont les deux instruments pour réaliser l'utopie de la Révolution: révolution esthétique, révolution sociale, révolution culturelle. La rationalité, la standardisation,

l'hygiène, le logement populaire, la machine sont les bases pragmatiques sur lesquelles vient s'appuyer la modernité architectonique afin de réaliser sa propre utopie.

Mais de ce projet est né un monstre. Cette modernité tellement imbibée d'idéaux a été vidée de son sens au lendemain de l'après-guerre et la société de consommation en a exploité les modèles tout en en déformant les bases philosophiques et sociales sur lesquelles ils reposaient. Ainsi les modèles, en matière d'urbanisme, de *villes radieuses* sont devenus le prétexte pour entasser les gens dans ces périphéries que sont les *villes nouvelles*, les recherches technologiques ont donné des produits de construction pléthoriques et souvent de mauvaise qualité, les recherches esthétiques ont conduit à un vocabulaire éclectique, dépourvu de règles, souvent incompréhensible, les recherches sur le Existenzminimum sont devenues des outils formidables aux mains de la spéculation immobilière.

De là à conclure que société de consommation, progrès et, hélas, architecture moderne constitueraient cet égot qui conduit le monde à sa ruine, il n'y a qu'un pas. Ainsi l'unique parade possible résiderait donc dans le refus du progrès et, par voie

de conséquence, dans le refus de l'architecture moderne.

Certes, il s'agit là de considérations qui souffrent d'un excès de synthèse, mais qui sont cependant suffisantes et nécessaires pour comprendre tout ce qu'écrivent ceux qui déplorent le moderne. Suffisantes aussi pour comprendre ce moment de hiatus culturel, de recherche d'immobilisme, cette peur de l'avenir, résidant dans une recherche pour renouer le fil interrompu du discours sur la modernité, interrompu lorsque, dans la brusque réalité de la guerre, toute utopie fut brûlée.

Ces utopies ne ressusciteront pas – et c'est bien ainsi – mais, de toute manière, il est du devoir de l'architecte de remettre en ordre ces fragments (souvent précieux) qu'il a entre les mains. Et puisqu'il s'agit de jeter de nouvelles bases, alors parler de l'actualité, comme on tente de le faire dans ce numéro, du classicisme en tant qu'approfondissement des règles spécifiques pour œuvrer en architecture, devient un impérieux devoir pour tenter de renouer avec cette modernité qui, aujourd'hui, paraît interrompue. P.F.

Grundlage, auf die sich die architektonische Modernität bei der Realisierung ihrer Utopie stützt.

Doch aus diesem Projekt ist ein Monster entstanden. Diese von Idealen so strotzende Modernität wurde in der unmittelbaren Nachkriegszeit ihrer Bedeutungen entleert, und die Ökonomie des Konsums missbrauchte ihre Modelle, indem sie sie aus der philosophischen und sozialen Basis, auf die sie sich stützten, wegführte und verzerrte. So wurden die Stadtmodelle der *Villes radieuses* zu Instrumenten, um die Menschen in den Vororten der *Villes nouvelles* anzuhäufen, die technologischen Forschungen boten in Überfluss und oft minderwertige Bauprodukte an, die ästhetischen Forschungen brachten ein eklektisches, regelloses und oft unverständliches Vokabular heraus, die Forschungen über das Existenzminimum wurden zu wunderbaren Werkzeugen in den Händen der Gebäudespekulation.

Von hier aus den Schluss zu ziehen, dass Ökonomie des Konsums, Fortschritt und, o weh, moderne Architektur jenes Übel darstellen, welches die Welt zum Untergang führt, liegt nahe. Und dass die einzige Möglichkeit der Verteidigung demnach in der Ablehnung des Fortschritts und somit in der Ablehnung der modernen Architektur liege.

Diese von uns hier gemachten Äusserungen leiden wohl

Where the talk is of progress and project

Difficult times for everything that is new... The last Federal and Cantonal elections undoubtedly reveal that the Swiss voters do not want any changes. Reactionary? No, I do not think so, but, rather, basically static, established and rooted in what one can see with his own eyes, secure only regarding the situation today, the status quo, in a defensive stance and anxious about a tomorrow that is different from today. However, at any rate, unhappy, because it is of the opinion that today, on which it relies, is worse than yesterday, for which it experiences nostalgia.

This self-encapsulation like a hedgehog within its own realm of security and certainty is then joined by the anxiety and uncertainty which derive from two related phenomena, both of which are regarded as *catastrophic*. The first *catastrophe* is the realization of the destruction of our habitat, both the urban, which is approaching collapse, and the natural, which is gravely threatened by pollution. Indeed, urban life and the death of the forests are even regarded as the visible consequences of the same phenomenon, and both are suffered accordingly. The second *catastrophe* is the excessive growth of technology.

We not only think it has caused us to lose contact with the reality of things, but we also think it has disrupted our ties to our history and contaminated that humus on which cultural life and tradition thrive. The inevitable conclusion: both the first and the second catastrophes are to be attributed to one single cause, progress. On the altar of this myth we have sought to sacrifice all the values of the entire society, using the instrumentalities of progress like rationality, economic growth and the utopia of the machine and social progress.

So – death to progress!

However, let us take a step, a very great step, back, this time within the realm of architecture. We discover that this knowledge of progress emerges for the first time in the Age of Reason, expressly; it is reinforced in the 19th century, becomes the banner of the avant-garde at the beginning of this century and is finally confirmed in the technological age with the beginnings of Modern Architecture. Between the two wars, progress and project represent the two means to realize the utopia of the revolution: an aesthetic revolution, a social revolution, a cultural revolution. Rationality, the standard, hygiene, low-cost housing, the machine constitute the pragmatic basis on which Modern

unter der Übertreibung der Synthese, doch genügen sie und sind jedenfalls notwendig, um zu verstehen, was diejenigen schreiben, die das Moderne beklagen. Und um diesen Zeitpunkt des kulturellen Ablösens, der statischen Reaktion, der Angst vor der Zukunft, der Sehnsucht nach der Vergangenheit zu verstehen. Und auch, um zu verstehen, dass eine Möglichkeit, den pragmatischen Reaganismus, den wir heute erleben, zu überwinden, in der Wiederanknüpfung des Fadens mit der unterbrochenen Diskussion über die Modernität liegt: die nämlich unterbrochen wurde, als in der rauhen Realität des Kriegs die Utopien verbrannt wurden.

Die Utopien werden richtigerweise nicht wieder zum Leben erweckt, aber dem Architekten steht die Aufgabe zu, die Fragmente (oft wertvolle), die er in seinen Händen hat, wieder zu ordnen. Und da es sich um eine Wiedergründung handelt, so ist eine Pflicht, über Aktualität zu reden, wie in dieser Nummer versucht wird, über Klassizismus im Sinne einer Vertiefung der Regeln, die dem Machen von Architektur eigentümlich sind, um so eine Verschmelzung mit einer Modernität, die unterbrochen erscheint, zu versuchen.

Paolo Fumagalli

Architecture rests in the realization of its utopia.

And yet out of this project there has arisen a monster. The Modern Style, crammed full of ideals, was emptied of its meaning in the immediate post-war period, and the consumption economy abused its models, in that it drew them away from the philosophical and social basis on which they rested, and distorted them. Thus the urban models of the *villes radieuses* became instruments for concentrating human beings in the suburbs of the *villes nouvelles*; technological research offered a superabundance of often inferior building materials; aesthetic research yielded an eclectic, undisciplined and often incomprehensible idiom; research into irreducible human needs became a wonderful weapon in the hands of the building speculators.

It now seems obvious that we can draw the conclusion that the consumption economy, progress, and, alas, modern architecture represent every evil leading the world to its doom. And it seems that the only possible defense lies in the rejection of progress and thus of modern architecture.

These remarks probably suffer from the exaggeration inherent in

any synthesis, and yet they are sufficient, and are at any rate necessary, if we are to understand the writings of those who be moan the Modern Style. And in order to understand this period of cultural change, static reaction, fear of the future, nostalgia for the past. And also to understand that a chance of overcoming the pragmatic Reaganism, which we are now living through, lies in resuming the interrupted discussion of the problem of modernity – which was, in fact, interrupted when in the harsh reality of the war the utopias were burned.

The utopias will, and this is only right, not be brought back to life, but the architect has the task to re-order the fragments (often valuable ones) which he has in his hands. And since what is involved is a re-founding, it is our duty to talk about what is happening now, just as in this Issue an attempt is made to try to reconcile classicism in the sense of an intensification of the rules proper to architecture and a modernity which seems to have been interrupted. P.F.